

# Introduction

Béatrix Midant-Reynes, CNRS, Toulouse

Pas de dossier thématique cette année, mais honneur à deux jeunes chercheurs à qui *Archéo-Nil* a le plaisir d'ouvrir ses pages, et aux récentes découvertes de John Darnell sur les inscriptions rupestres d'el-Khawy, découvertes dont il nous offre généreusement la primeur.

S'il est inutile de présenter le chercheur et universitaire confirmé qu'est John Darnell, il convient de dire deux mots de cette jeune génération qui pointe son nez, nouveaux acteurs d'une pièce passionnante mais ardue, intitulée « La préhistoire de l'Égypte ». On ne manquera donc pas d'associer à nos deux contributeurs les jeunes gens qui ont pris part à ce numéro : Caleb Hamilton, qui vient d'obtenir son doctorat à l'université de Melbourne, avec une thèse relative aux *Egyptian Foreign Interactions during the Early Dynastic Period*, sous la direction de Colin Hope, Axelle Brémont, en thèse à l'université Paris-IV-Sorbonne avec Pierre Tallet, sur le thème de la diversité de l'iconographie animale au Prédynastique, et Mathieu Bégon, toujours à Paris-IV et avec le même professeur, sur l'étude des étiquettes de la Ière dynastie. Karine Kindermann est une préhistorienne confirmée, qui a participé à la grande aventure des expéditions BOS et ACACIAS de l'équipe de Rudolf Kuper dans les années quatre-vingt à deux-mille, une aventure qui a totalement renouvelé les données sur la préhistoire de l'Égypte et dont nous nous sommes fait l'écho dans les pages de notre revue. Sa thèse publiée sur Djara<sup>1</sup> constitue une référence, ainsi que ses articles nombreux, écrits en partie, en collaboration avec Heiko Riemer. Nous les saluons tous ici.

Jérémie Florès a soutenu à Berlin en juin 2013 une thèse intitulée *Les céréales : Analyse d'une gestion au Protodynastique et sous l'Ancien Empire*, sous la direction du Prof. J. Kahl (Freie Universität, Berlin). Son travail a fait l'objet d'une récente publication dans les BSAK<sup>2</sup>. Mathilde Minotti a présenté sous ma direction une thèse sur *La parure prédynastique en contexte funéraire : technique et usage. Le cas d'Adaïma*, qui lui a valu d'obtenir le 9 janvier 2015 le grade de Docteur de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Le passage vers une économie de production a constitué – c'est banal de le dire – un tournant décisif dans l'histoire de l'humanité. Les endroits du monde où il s'est produit, quand et selon quelles modalités, constituent un objet d'étude qui, depuis Gordon Childe, n'a cessé d'alimenter les recherches<sup>3</sup>. Quels que soient les déclencheurs de cette « révolution » – écologiques, économiques, symboliques – son impact sur les sociétés a été déterminant et a engagé la plus grande partie de l'humanité sur des voies sans retour. L'autre seuil sera celui de la « révolution industrielle », réalisée d'abord en Europe, et qui a bousculé les structures sociales héritées, quant à elles, de la révolution néolithique. Le suivant est sans doute celui que nous expérimentons : la révolution numérique et ses technologies nouvelles, qui remodelent en profondeur les comportements humains, et qui génèrent déjà non sans inquiétudes les formules nouvelles des sociétés de demain.

1. Djara. *Zur mittelholozänen Besiedlungsgeschichte zwischen Niltal und Oasen (Abu-Muharik-Plateau, Ägypten)*, *Africa Praehistorica* 23, 2 vol., Heinrich-Barth-Institut, Köln 2010. On peut consulter son abondante bibliographie sur le site uni-koeln.de.

2. J. Florès, *Les céréales. Analyse d'une gestion au Protodynastique et sous l'Ancien Empire*, BSAK 17, Hambourg. 2015.

3. On se reportera aux travaux de Jean Guilaine. En particulier : *Premiers paysans du monde. Naissance des agricultures*. Séminaire du Collège de France, Paris, 2000 ; *Aux marges des grands foyers du Néolithique. Périphéries débitrices ou créatrices ?* Séminaire du Collège de France, Paris, 2004. Voir également les thèses de J. Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, 1994.

Or donc, tout a commencé avec cette irrépressible envie de contrôler les plantes et les animaux. La chose ne s'est pas faite en un jour et il a fallu bien des générations pour que les chasseurs-cueilleurs qui ont essaimé de par le vaste monde ne deviennent un jour, ici et là, petits propriétaires. Mais alors, les rapports entre les hommes ont changé et la coopération, l'échange, l'entraide qui étaient occasionnels durant les chasses et les guerres, ont pris place dans un temps dilaté, mobilisant une force de travail plus stable, plus régulière, mais donnant prise aussi aux inégalités sociales.

En particulier lorsqu'il est question d'agriculture. La consommation du produit n'est plus immédiate ou proche dans le temps, elle est différée, elle ouvre un espace-temps où les *surplus* dégagés peuvent être *stockés* pour être réinvestis dans *un cycle* dont la notion chemine avec l'idée de l'éternel retour. Or le stockage – comme l'a magistralement montré A. Testart<sup>4</sup> – pratiqué par certains groupes de chasseurs-cueilleurs dans le monde, avant, pendant et même après le Néolithique, a constitué un facteur d'inégalités sociales. Non pas en soi, mais en ce qu'il a rendu possible un processus d'accumulation, qui, détourné de l'échange strict par un individu ou un groupe d'individus, a amorcé le phénomène d'exploitation du travail d'autrui. C'est la naissance de la richesse et avec elle celle du pouvoir politique, cette capacité, selon Max Weber, « d'imposer sa volonté dans le cadre d'une relation sociale, malgré les résistances éventuelles ». La société se stratifie, se hiérarchise, avec des dominants et des dominés, les derniers opérant au profit des premiers. Toute la question est alors de comprendre ce qui conduit ainsi les uns à accepter l'autorité des autres, ce qui fait que les uns *acceptent* de produire pour les autres. C'est un autre débat. Il est cependant à la racine même de la question de l'émergence de l'Etat et c'est dans cette perspective qu'il faut lire la contribution de Jérémie Florès, que pourrait introduire cette phrase de R.C. Allen : « *The main function of the Pharaonic state was to transfer a considerable fraction of the income produced by Egypt's farmers to an unproductive aristocracy* »<sup>5</sup>. Des non productifs qui, se trouvant en position de contrôler et de superviser, prendront une place privilégiée dans le tissu social.

L'agriculture, et particulièrement l'agriculture céréalière (blé, orge), parce qu'elle autorise une production alimentaire plus importante et, partant, un stockage conséquent n'a pas échappé à ceux qui étaient en pouvoir d'en contrôler l'exploitation. Ils en ont capturé toutes les phases du rythme cyclique et les ont enfermées dans les institutions qu'ils ont créées. C'est bien dans la gestion des céréales qu'on mesure la force et le poids de l'Etat, dans sa capacité à contraindre par quelque moyen que ce soit. La domestication des plantes et des animaux a été adoptée dans la vallée du Nil, d'abord comme un complément aux ressources sauvages naturelles (pêche, chasse, cueillette) par des communautés relativement mobiles dans des espaces restreints entre plaine alluviale et déserts. C'est vers la moitié du IV<sup>e</sup> millénaire (Nagada IIC/D) et surtout vers 3300 (Nagada IIIA/B) que le paysage devient agricole, que les domaines privés se déploient au sein d'un réseau villageois fixant au sol une population dont la dépendance s'illustrera un peu plus tard dans les scènes de bastonnades des mastabas. C'est bien vers 3500 qu'on voit s'affirmer en Haute-Egypte les groupes dominants, de moins en moins nombreux mais de plus en plus riches, sous la forme des grandes tombes d'Abydos, de Nagada, de Hiérakonpolis et vers 3300 que s'affichent sur toute la vallée les signes d'une civilisation qui prend son envol : grandes tombes aux abondants et riches dépôts funéraires, réseaux commerciaux sur longues distances, où des produits agricoles ou manufacturés sont échangés contre des biens précieux destinés au prestige des élites, architectures de briques crues, écriture. Ne nous y trompons pas. L'Etat n'a pas créé tout cela *ex nihilo*, il s'est installé sur l'existant : des structures sociales inégalitaires apparues au moins en Haute-Egypte dès le milieu du IV<sup>e</sup> millénaire, dans une population amenée à se sédentariser, à se fixer, sous le contrôle de quelques grandes familles,

4. A. Testart, *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Paris, 1982.

5. R.C. Allen, Agriculture and the Origins of the State in Ancient Egypt, *Exploration in Economic History* 34, (1997) : 139.

les premières sans doute à « suivre Horus » dans sa jolie barque au disque ailé. Le chapelet villageois de l'époque prédynastique, qui égrène ses cimetières et ses habitats tout au long du Nil, préfigure les nomes, ces divisions administratives qui se calquent sur l'existant, et dont les bourgs anciens constituent les capitales. L'Etat se légitimise et s'inscrit dans la durée en institutionnalisant des structures anciennes et en en créant de nouvelles. Il absorbe les pouvoirs locaux qui lui pré-existaient, mais qu'il se fracasse, et les voilà qui resurgissent, relayant alors en sa périphérie le centre en miettes grâce à l'autorité des nomarques, ces hommes issus des grandes familles locales, souvent anciens fonctionnaires de l'Etat<sup>6</sup>. A travers l'étude de deux institutions majeures, la *šnw.t* et le *pr-sn*, de leur fonctionnement au niveau central et local, c'est sur ces pistes riches d'enseignements que nous conduit Jérémie Florès. Cet article, en quelque sorte, prolonge celui que Tiphaine Dachy avait consacré aux dispositifs de stockage dans le numéro 24 de notre revue.

Autre documentation : la parure. Souvent considérée comme un artefact mineur, liée à l'aspect superficiel de la nature humaine, la parure ne permet ni de se nourrir, ni de réaliser des armes pour se défendre ou d'outils pour travailler, elle n'est guère loquace en termes chronologiques et ne présente, au moins pour la préhistoire, que des variations typologiques et technologiques difficiles à cerner. Et c'est sans doute parce qu'elle opère en dehors du champ des besoins essentiels qu'elle a été rejetée dans l'univers fourre-tout du symbolique. Ce qui n'est pas faux en soi, mais traduit surtout, du moins pour les archéologues, un désintérêt pour une documentation peu informante. C'est essentiellement sous l'angle des matières premières, de leurs sources, des réseaux d'acheminement, des systèmes techniques qu'elles impliquent que les parures ont fait l'objet d'analyse et donc d'intérêt. Comment s'en étonner, puisque, hors la question des origines des matériaux, elles sous-tendent un discours parfaitement invisible à l'archéologie. Le lithicien qui observe une pointe de flèche décrypte chaque moment de son élaboration, remonte la chaîne opératoire des gestes et des intentions jusqu'à celle-ci : armer la flèche pour tuer – même symboliquement – l'animal ou l'ennemi. Que dire d'un collier, d'un bracelet, d'un pendentif sans l'aide du discours des acteurs et sans qu'aucun écrit nous instruisse, ne serait-ce qu'un peu ? A une chaîne des techniques d'élaboration relativement courte s'oppose un vaste champ interprétatif, variant d'une société à une autre. Pourtant, les squelettes couverts d'ocre rouge des plus anciennes sépultures, les fleurs déposées dans la tombe néanderthalienne de la grotte de Shanidar, en Irak, il y a près de 60 000 ans, nous *disent* assez qu'il n'y a pas de pensée sans langage et que *se parer* correspond sans doute par essence au plus profond du comportement humain. Osons imaginer l'émotion du premier homme, de la première femme qui, voyant un coquillage coloré sur une plage ou sur une berge le trouva beau, le ramassa, l'emporta avec lui/elle, puis en ramassa d'autres et les pendit à un lien pour les porter sur soi, se trouvant beau/belle, fier(e) de se montrer ainsi aux autres membres du groupe. C'est dire que l'esthétique est consubstantielle à ce qu'on nomme du terme générique « l'ornementique ». Qu'elle occupe la place principale ou qu'elle soit mineure dans le choix de l'objet, elle n'est jamais loin. On en resterait là si l'homme n'était par excellence un être social qui se construit et évolue par rapport aux autres. Poursuivons notre exemple. L'objet porté est vu, il devient donc représentation, il concentre un ensemble de significations propres à un ou à plusieurs groupes et devient susceptible d'interprétations. Il produit du sens. Il est langage. C'est pourquoi ici plus qu'ailleurs, les données et concepts élaborés par les autres sciences de l'homme et notamment les anthropologues sont indispensables à l'archéologue pour construire un discours. Et bien que la démarche ne soit pas sans risque et appelle la critique, elle offre les seules références pour dire quelque chose sur le fait que ces hommes, ces femmes et ces enfants soient parés. Marqueur individuel, marqueur social, possession d'un individu ou d'un groupe qui s'en sépare lors des funérailles, produit d'échanges extrait du circuit commercial pour être

6. Voir J.C. Moreno-Garcia, Deux familles de potentats provinciaux et les assises de leurs pouvoirs : Elkab et El-Hawawish sous la VI<sup>e</sup> dynastie, *RdE* 56 (2005) : 95-128.

enfoui dans la tombe, objet de prestige, objet précieux affectivement investi, le monde des ornements corporels nous offre des perspectives de lecture multiples et des angles d'approche sur de nombreux niveaux.

La thèse de Mathilde Minotti ne passe pas à côté de ces interrogations fondamentales. Elle se fonde sur les nécropoles d'Adaïma pour lesquelles elle bénéficie des fouilles minutieuses conduites par Eric Crubezy et son équipe, et particulièrement par Luc Staniaszek et Sylvie Duchesne. La mise au jour des parures « en situation », aux poignets, aux chevilles, autour du cou, sur la tête ou déposées à côté du sujet constitue un prérequis aux analyses, qui cadrent l'objet sur toute la chaîne opératoire, depuis les gîtes de matières premières (minérales et animales) jusqu'au dépôt dans la tombe après un examen innovant des techniques de fabrication. C'est avec succès que Mathilde Minotti s'est appliquée à restituer ces techniques par l'analyse microscopique et par l'expérimentation. Elle se propose ici d'exposer l'un des résultats majeurs de ses recherches : l'invention de la faïence égyptienne, ces petites perles bleues apparues dès le Badarien et qui firent couler beaucoup d'encre. Lisons-la en gardant à l'esprit que ce champ d'action est en cohérence avec celui de la représentation.

A ces deux jeunes docteurs, merci pour la qualité de leurs travaux et pour leur généreuse contribution à notre revue.

Merci également à John Darnell qui nous offre les résultats de ses dernières expéditions et des réflexions qu'elles lui inspirent. « Supports de communication » avant l'ère des cathédrales, des livres, des ondes et des réseaux sociaux, les inscriptions rupestres se concentrent et se déploient, formant souvent palimpsestes, en des points névralgiques d'un paysage aux mille nuances d'ocre. Des scènes gravées de la « Theban Desert Road »<sup>7</sup> à celles de Nag el-Hamdulab, dont les interprétations ont été disputées par Matthieu Begon (nous y reviendrons), J. Darnell livre une documentation de première main qu'il inscrit dans un programme iconographique, qui véhicule aux marges méridionales du royaume naissant (fin Prédynastique, Nagada IIIA/B) la subtile combinaison de la collecte bisannuelle des taxes et le triomphe royal. C'est dans ce cycle rituel que prennent place les scènes gravées d'el-Khawy, à 7 km au nord d'Elkab. Ces images sont des signes. Ils expriment le concept royal de l'autorité (le bucrane sur un mât) au sein d'un cosmos apaisé (les doubles cigognes) et lumineux (l'ibis au milieu d'elles), dans une disposition que l'on retrouve sur les palettes ornées. Similaires à ceux qui figurent sur les étiquettes de la tombe U-J, à Abydos, ces signes incluent la région d'Elkab/Hiérakonpolis dans la mise en place d'un système formel préfigurant les débuts de l'écriture.

C'est précisément au sein du grand cycle représenté par les tableaux de Nag el-Hamdulab que se situe le débat concernant la lecture des quatre signes très dégradés, qui constituent l'unique inscription de l'ensemble. On sait que J. Darnell y a lu « *Nautical Following <of Horus>; taxation of Panther-Skin-Town* », faisant de cette inscription la légende de la totalité du cycle<sup>8</sup>. Cette lecture a été contestée par M. Begon, dans un article publié dans le précédent volume d'*Archéo-Nil*<sup>9</sup>, qui propose une légende qu'il considère lui-même comme « plus anecdotique », en référence à la confection de vases de pierre dans la région d'Assouan. De même que nous avons ouvert nos pages à M. Begon, c'est avec le même plaisir et le même intérêt que nous publions ici la réponse de John Darnell, Stan Hendrickx et Maria C. Gatto.

Un grand merci aussi à Axelle Brémont, Caleb Hamilton et Karine Kindermann pour leur utile compte rendu d'ouvrages récemment parus, et à nos fidèles collaborateurs, Stan Hendrickx et Wouter Claes pour la toujours précieuse bibliographie annuelle.

7. J. C. Darnell, *Theban Desert Road Survey in the Egyptian Western Desert, Vol.1. Gebel Tjauti rock inscriptions & Wadi el-Hol rock inscriptions*, Oriental Institute of the University of Chicago 2002.

8. « The Early Hieroglyphic Annotation in the Nag el-Hamdulab Rock Art Tableaux, and the Following of Horus in the Northwest Hinterland of Aswan », *ArcheoNil* 25, 2015, p.19-44.

9. « Aux origines de l'exploitation pharaonique des carrières d'Assouan ? Retour sur la lecture de l'inscription du bas-relief de Nag el-Hamdulab (NH7, tableau 7a) », *ArchéoNil* 26, 2016, p.173-184.